

PASCAL
DESSAINT

Un colosse



Rivages

Un colosse est l'histoire d'une curieuse ascension sociale, celle d'un paysan du XIX^e siècle, au moment des grandes transformations industrielles. Jean-Pierre Mazas naît dans le sud-ouest de la France en 1847, et grandit de façon spectaculaire jusqu'à atteindre 2,20 mètres. D'abord métayer, il accomplit des prouesses, avant de devenir lutteur et faire les beaux jours des salles de spectacle de Toulouse. Les plus célèbres athlètes de l'époque le défient. Sa renommée n'a bientôt plus de frontières. Il est le Géant-de-Montastruc. Jusqu'à l'accident et la ruine, qui l'obligent à parcourir la France comme phénomène de foire. Un jour, sur l'esplanade des Invalides à Paris, il attire l'attention d'Édouard Brissaud, médecin célèbre, et devient une curiosité scientifique.

Un colosse, entre invention littéraire et souci historique, nous fait découvrir le destin déconcertant de Jean-Pierre Mazas. Sa vie pose la question de la singularité d'un être dans son époque.

Pascal Dessaint s'éloigne ici de son genre de prédilection, le roman noir. Il a été récompensé par tous les grands prix de la littérature policière.

Du même auteur
chez le même éditeur

- Les Paupières de Lou*, roman, Rivages/Noir poche, 2004.
Une pieuvre dans la tête, roman, L'Incertain, 1994 ; Rivages/Noir poche, 2000.
La vie n'est pas une punition, roman, Rivages/Noir poche, 1995.
Bouche d'ombre, roman, Rivages/Noir poche, 1996.
À trop courber l'échine, roman, Rivages/Noir poche, 1997.
Du bruit sous le silence, roman, Rivages/Noir poche, 1999.
On y va tout droit, roman, Rivages/Noir poche, 2001.
Mourir n'est peut-être pas la pire des choses, roman, Rivages/Thriller, 2003 ; Rivages/Noir poche, 2005.
Loin des humains, roman, Rivages/Thriller, 2005 ; Rivages/Noir poche, 2007.
Un drap sur le Kilimandjaro. Chroniques vertes et vagabondes, Rivages, 2005.
Les hommes sont courageux, nouvelles, Rivages/Noir poche, 2006.
Cruelles natures, roman, Rivages/Thriller, 2007 ; Rivages/Noir poche, 2011.
Tu ne verras plus, roman, Rivages/Thriller, 2008 ; Rivages/Noir poche, 2013.
L'Appel de l'huître. Chroniques vertes et vagabondes, Rivages, 2009.
Les Derniers Jours d'un homme, roman, Rivages, 2010 ; Rivages/Noir poche, 2013.
Le Bal des frelons, roman, Rivages/Thriller, 2011 ; Rivages/Noir poche, 2014.
Maintenant le mal est fait, roman, Rivages, 2013.
Le chemin s'arrêtera là, roman, Rivages/Thriller 2015 ; Rivages/Noir poche, 2016.
Un homme doit mourir, roman, Rivages/Noir, 2017 ; Rivages/Noir poche, 2018.
L'horizon qui nous manque, roman, Rivages/Noir, 2019 ; Rivages/Noir poche, 2021.

Chez d'autres éditeurs

- De quoi tenir dix jours*, nouvelles, L'Incertain, 1993 ; Libro, 2000.
Les Pis rennais, nouvelles, Baleine, 1996 ; Libro, 1998.
Ça y est, j'ai craqué, nouvelles, La Loupiote, 1997 ; Points, 2001.
Les Voies perdues, beau livre, avec Philippe Matsas, Après la lune, 2011.
Quelques pas de solitude, récit, La Contre Allée, 2014.
La Trace du héron, récit, Le Petit Écart, 2017.
En attendant Bukowski, nouvelles, La Déviation, 2018.
Vers la beauté, toujours !, récit, La Salamandre, 2020.

Pascal Dessaint

Un colosse

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : © Maggie Taylor

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021

ISBN : 978-2-7436-5301-9

Personne n'a de racines aux pieds.

PREMIÈRE PARTIE

I.

Conversation inventée

« Un monstre, dites-vous ?

– Un géant, à tout le moins. D’aucuns le qualifiaient de colosse. Lui, si grand, né dans un village...

– Dans un village ou une ville naissent des gens de toutes sortes, de toutes tailles.

– Bien sûr... Je désirais marquer le contraste, d’une certaine façon l’aberration. Mais ce n’est pas cela, somme toute un regrettable accident de la nature, qui agace mon esprit.

– Stimule votre réflexion ? Qu’est-ce donc ?

– Je ressens sa souffrance. Cet homme, c’était un homme, ne pouvait que souffrir... Et puis...

– Et puis ?

– Son destin, la direction que sa vie a prise... Sa grande taille n’a pas été, en soi, la chose la plus curieuse. Plus de sept pieds sous la toise, tout de même !

– Diable !

– L’époque connaissait d’incessants bouleversements politiques, d’inévitables progrès aussi,

déroutants, stupéfiants. Les années passaient à un train d'enfer. La civilisation avançait ! Et lui, dans le même temps, se mit à rapetisser.

– Rapetisser !

– Oui, quoique ce verbe ne soit pas tout à fait juste.

– Vous aigüisez ma curiosité... Vous avez l'art de ménager vos effets.

– N'y voyez pas malice. Je réfléchis au fur et à mesure que je vous parle. Certaines questions me taraudent. Il y a de quoi s'étonner que la nature puisse commettre pareille erreur, n'est-ce pas ? On peut aussi se demander comment nous aurions réagi nous-mêmes, victimes d'un tel handicap ? Et puis, comment être monstre sans l'avoir choisi, dans une époque où, malgré les changements continuels, les mœurs n'évoluaient guère. La plupart des gens se comportaient comme ils le faisaient depuis toujours, et comme ils le feraient longtemps encore.

– Les progrès technologiques ne changeront jamais les sentiments profonds.

– Comme le chemin de fer qui arrive dans une ville ne change pas l'allure du cheval dans le champ. »

II.

Un homme d'abord

Nous ne connaissons pas le nom du cheval, de l'homme oui, mais nous le dévoilerons plus tard. Encore un peu de mystère. À ce moment-là, l'homme n'est pas un monstre, juste un surhomme.

Des tas de fumier bossuent les parcelles déjà labourées. La terre est d'une belle couleur, pas brune ariégeoise, ni rouge aveyronnaise, plutôt jaune lauragaise, de ce jaune qui ferait penser à certaines façades de Toscane. Et cette terre est grasse, généreuse, féconde.

L'homme et le cheval n'en sont pas à leur premier sillon de la journée. Ils avancent toujours avec la même aisance, qu'il s'agisse de monter ou de descendre. La pente est plus raide vers les bois, sous la métairie, mais cela ne semble pas exiger beaucoup plus d'effort, à peine si le cheval baisse un peu plus la tête. L'homme lui parle dans un patois paresseux, et parfois lance : « Dia... hue ! », sans nécessité réelle. Ils sont au diapason. Les mains ne serrent pas les mancherons de la charrue, et pourtant puissamment le soc mord, tranche et retourne.